



**Béatrice Balcou, Patrick Bouchain, Ícaro Lira, Dominique Mathieu, Marianne Mispelaëre, Gianni Pettena, The Play, Matthieu Saladin, Endre Tót, les gens d'Uterpan, Lois Weinberger, Zapatistes**

**L'usage des richesses [1] (The Use of Wealth)** | exposition collective | du 24 janvier au 20 mars 2021

Nous voilà face à un corps sans vie. Alors même que nous venons de passer une année à comptabiliser nos morts, côtoyer un cadavre n'en reste pas moins un événement. L'occultation de la mort dans notre société relève avant tout d'une stratégie pour que nous ne prenions pas conscience de l'absurdité de la vie. Le cadavre en question est celui d'un insecte. Il est le sujet et la matière principale d'une œuvre conceptuelle de l'artiste Béatrice Balcou. L'art conceptuel est à envisager, selon Jean-Yves Jouannais, "comme une grève, un mouvement social, le blocage avec l'occupation des lieux, des chaînes de montage d'une usine de bibelots"[2]. L'insecte ainsi exposé "sous verre" a été choisi pour sa provenance et pour son régime alimentaire. Il est la "bête noire" des conservateurs de musées. En effet, il aime à dévorer le bois. Celui qui se présente à vous s'est nourri d'une œuvre d'art. Il en est rempli. Sa croissance résulte de cette absorption. Un véritable saboteur, l'occupant intrusif jugé persona non grata en territoire culturel. Un bouffeur de fétiches, un casseur de rêves, un "croqueur du patrimoine". De quoi est-il donc mort ? Il s'agit très probablement d'un assassinat. Imaginerions-nous avec sérieux qu'il soit mort d'indigestion ? N'aurait-il pas supporté l'ingestion d'un Carl André ? ou de s'être attaqué au corps vieillissant d'une vierge Renaissance ? Il faudrait pratiquer une autopsie qui nous révélerait très certainement que le conservatisme bourgeois est à l'origine du crime et que la qualité de l'objet consommé ne rentre pas en ligne de compte. Ainsi, a-t-on jugé sa vie moins importante que la

matière inerte qui lui servait d'abri et de garde-manger. Une réserve de nourriture fantasmagique, s'il en est ! (je vous laisse imaginer quelque instants ce que serait votre vie au cœur d'une montagne de parmesan, ou tout autre matière comestible de votre choix...). C'est une lutte pour la vie qu'engage l'insecte au cœur même de l'art. De statut de larve, il s'émancipe en creusant sa galerie, travailleur acharné pour gagner sa liberté qu'il trouvera en s'échappant de la matière inerte afin de prendre son envol et, nous l'aurons compris, pour enfin s'accoupler. Il aurait, s'il n'avait été vaincu par la haine de la dépense propre à la bourgeoisie, et d'un système qui place la valeur marchande avant toute chose, pu préserver son espèce et jouir de sa vie. Il s'agit bel et bien d'un sacrifice perpétré sur l'autel de la Culture. Mais dans ce cas présent l'honneur semble être sauf. Tué pour avoir profané un acte mystique - l'art comme le disait Georges Bataille étant le "dernier refuge du sacré" - voilà le sacrifié, ressuscité, et exposé dans un temple de l'art. Justice est rendue pour celui qui aura passé sa vie, tel Sisyphe poussant son rocher, à creuser des galeries...

L'art est indubitablement, comme l'écrivait André Malraux, "la seule chose qui résiste à la mort". Béatrice Balcou en exhibant la tragédie de ce profanateur souligne que la valeur d'échange de l'œuvre reste, dans une perspective capitaliste, supérieure à la valeur d'usage. La simple présence de cet insecte "nourri à l'art" témoigne d'une résistance au savoir, d'une révolte contre le travail et sa valeur. Il renverse les rapports de domination qui prévalent au sein du marché de l'art et symbolise les dépenses "improductives" qui selon Bataille résultent d'une "énergie excédante". Une "part maudite" qui fonde une "économie générale" participant d'une énergie universelle et instigatrice d'une dépense de richesses qui trouverait sa fin en elle-même. Bataille soulève que c'est la surabondance et non le manque qui fait problème. À travers cette apologie de la dépense, il montre que "l'activité humaine n'est pas entièrement réductible à des processus de production et de conservation" et de compléter que "ce n'est pas la nécessité mais son contraire, le luxe, qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux." L'activité humaine produit toujours un excédent qu'il nous faut dépenser. "Si nous n'avons pas la force de détruire nous-mêmes l'énergie en surcroît... c'est elle qui nous détruit, c'est nous-mêmes qui faisons les frais de l'explosion générale". Cela revient à faire le choix entre la croissance ou la dépense. Il y aurait ainsi un paradoxe qui nous permettrait, une fois remplis les besoins de base de la survie et de la production, d'assumer de dépenser "pour rien" une énergie en surplus, ce qui fait dire à Bataille, dans une exégèse [3] de l'Essai sur le don [4] de Marcel Mauss, que l'art est l'incarnation du "système du don" et que l'artiste garantit sa propagation par son propre sacrifice. "Le soleil donne sans jamais recevoir" résume alors Bataille. Il a ainsi l'intuition de l'unité du monde. Nous avons cette conscience, ou l'instinct, que nous sommes effectivement une part de l'énergie universelle et que nous pourrions être comme "tout animal est dans le monde comme de l'eau à l'intérieur de l'eau [5]".

C'est probablement une semblable conscience de l'énergie universelle qui anime nos ami.e.s zapatistes dans leur lutte. L'héritage Maya, société caractéristique de "consumation", semble perdurer dans les racines du mouvement. "Le capitalisme est l'individualisme général" nous dit encore Bataille. L'organisation zapatiste basée sur le "tout en commun", lutte précisément contre le "hors du commun" propre à une minorité de privilégiés qui envisagent la croissance comme unique horizon. Vivre hors du commun définit l'intérêt isolé. Partager collectivement le surplus, la "part maudite", constitue le socle de ce projet politique radical. Nous sommes toujours heureux d'exposer cette vitalité si touchante et sincère qui irradie de leurs peintures. Nous aimerions les offrir à ceux qu'on aime, aux regards perdus et sans espoir d'une certaine jeunesse, en faire les "icônes", non pas d'une religion, mais d'une fraternité en ébullition...

C'est ainsi que nous aimerions démarrer cette nouvelle année, en partageant avec nos artistes cette même conviction d'être le résultat d'énergies cosmiques, et de rendre hommage à la dépense improductive de l'art et au plaisir en pure perte, pourrait-on dire, qui l'accompagne, et, encouragés par Endre Tót, d'avancer en souriant. Mais d'un sourire entendu, comme un signe de ralliement pour tout ceux et celles qui ne céderont pas à la volonté qu'a le pouvoir de nous vouloir triste et sans voix/voies.

Nous pourrions également, encouragé.e.s par Gianni Pettena et Lois Weinberger, œuvrer à édifier des hommages à la toute puissance de la nature que nous avons la prétention, quasi structurelle au sein de notre civilisation, de vouloir contrecarrer sans cesse. Il nous faut dépenser sans compter, non pas les fruits de la croissance, mais cette folle énergie qui nous pousse parfois à vivre des expériences "inutiles", des coups dans l'eau, vivre consciemment le sentiment de l'absurdité, et, comme le suggère Albert Camus, pouvoir « imaginer Sisyphes heureux » [6]. Accepter de travailler et de créer "pour rien" et conclure avec le philosophe que "la seule liberté que je connaisse, c'est la liberté d'esprit et d'action."

Pour The Play, notre collectif d'artistes japonais bien-aimé, il est une évidence que la réalité du monde qui nous dépasse est le plus beau des spectacles. Ils en jouent, s'en amusent, en exprimant de manière magistrale et simple cette formidable combinaison de liberté, de vitalité et de révolte dissimulée dans une poésie toute en retenue. Car la démesure de leurs actions à l'échelle du monde n'est rien. Elles parviennent justement à exprimer l'absurdité de notre condition. Cette rigoureuse honnêteté nous bouleverse, tant sur le plan artistique que politique, notamment dans sa mise à distance qu'elle entretient avec le marché de l'art.

Les vertus du quartz rose brésilien contenu dans l'œuvre d'Ícaro Lira semblent, à en croire les marchands de lithothérapie, être très efficaces à harmoniser les énergies. Il serait un condensé de puissances naturelles terrestres que nous pouvons acquérir pour quelques euros dans toutes les villes touristiques du monde. Ícaro Lira, artiste brésilien, évoque avec simplicité ce double transport à la fois de la pierre hors de son origine naturelle et de son aura sur nos corps isolés. Une contraction de mouvements qui anime nos sociétés à vouloir, dans un geste un peu désespéré, nous reconnecter avec le pressentiment d'une magie oubliée. C'est une semblable énergie qui se trouve contenue au sein de l'une de mes baguettes magiques de la série "hope". La première, produite il y a plus de dix ans, alors que j'exerçais le métier de designer, synthétisait mes aspirations à ne plus produire des objets, voir à les détruire, pour conclure avec l'objet ultime dont seuls les rêveurs ont le mode d'emploi. Une clef qui ouvre les portes de la démesure pour introduire dans le réel de nouvelles perspectives sans visées productives mais ouvertes à tous les possibles. La libération des énergies cachées préoccupe également Marianne Mispelaëre qui dans sa pratique répétée du geste révèle, par une écriture de "rien", une perte qui en devient une force. Il s'agit de tenter de maîtriser le geste et d'en retrouver toutes les caractéristiques sans pour autant vouloir produire des signes. Une rencontre entre l'eau et le papier qui à l'instar des relations humaines dévoile les tensions qui en résultent.

La flaque d'eau à même le sol de la galerie, ne résulte pas d'une fuite de canalisation, comme l'architecture récente nous y habitue si souvent (nos très fidèles visiteurs savent de quoi nous parlons), mais d'un nouvel acte séditieux de Matthieu Saladin qui goutte après goutte fait le compte du nombre d'artistes qui s'inscrivent à l'INSEE [7]. Une "fuite" qui exprime peut-être la circonspection de l'artiste devant un tel débit, qui nous ferait alors dire qu'il s'agit d'une "fuite en avant", ou du constat pragmatique d'une situation comptable qui devient tangible pour qui veut bien se mouiller... Vous n'aurez sûrement pas la patience de compter la trentaine de gouttes tombant ainsi du plafond chaque jour mais peut-être aurez-vous la curiosité d'apprécier l'étendue de la flaque invasive au terme de l'exposition? Nous y lirons également combien l'eau est l'un de nos biens les plus précieux, et dans un jeu de reflets, que l'art ne l'est pas moins.

Le corps immobile "qu'exposent" les gens d'Uterpan dégage une aura antagoniste avec le contexte artistique dans lequel il se trouve. Par la méditation, les chorégraphes placent le corps au cœur du cyclone, là où réside paradoxalement une plénitude et un silence qui s'accordent avec l'exploration d'une vérité éloignée de toutes recherches de désirs. Cette posture de paix s'échappe de la cacophonie ambiante et dans un retournement de situation impose un acte de révolte qui pourrait nous faire dire qu'assumer une perte, c'est aussi prendre le pouvoir. Un "non" revendiqué qui nous exclut d'emblée, jusqu'à ce que nous prenions la peine d'entrer nous aussi en méditation en nous délestant de tout attirail culturel encombrant. Le corps devient ainsi un espace incommensurable. C'est un mystère semblable qui se dégage de la forme verte condensant le projet architectural de Patrick Bouchain pour le Cabaret Sauvage [8]. Une énigmatique carapace archaïque

qui semble contenir l'énergie d'un monde intime, primitif, rempli de rituels déchainés. Des richesses intérieures dont l'usage laisse présager le plein épanouissement de la vie humaine et se reconnecter avec cette énergie universelle qui nous fait défaut. Que cela donne le ton pour cette nouvelle année, et pour finir avec celui qui nous aura guidé tout au long de ce texte, inspirons-nous de son patronyme pour mener à bien nos objectifs.

Dominique Mathieu - janvier 2021

[1] "L'usage des richesses" collection dirigée par Georges Bataille, Les Éditions de Minuit

[2] Jean-Yves Jouannais - Artistes sans oeuvre. I would prefer not to - Paris, Hazan - 1997

[3] La Part maudite - Georges Bataille, publié en 1949, aux Éditions de Minuit

[4] Marcel Mauss - Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques (1925)

[5] Georges Bataille - Théorie de la religion - Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1973 (écrit en 1948)

[6] Albert Camus – Le mythe de Sisyphe - Paris, Gallimard - 1942

[7] Artistes plasticiens, photographes, concepteurs des arts graphiques, artistes de la musique et du chant, artistes dramatiques, artistes de la danse, auteurs littéraires et scénaristes, architectes - selon l'Institut national de la statistique et des études (INSEE)

[8] Le Cabaret Sauvage – Parc de la Villette, entièrement renové en 2019 par Boris Zeisser

**L'usage des richesses [1]** (The Use of Wealth) | group exhibition | january 24 to march 20, 2021

We find ourselves in front of a lifeless body. Although we've just spent a year counting our dead, being in the presence of a corpse is no less of an event. The concealment of death in our society is, above all, part of a strategy that prevents us from becoming aware of the absurdity of life. The corpse in question is that of an insect. It is the subject and the main material of a conceptual artwork by Béatrice Balcou. According to Jean-Yves Jouannais, conceptual art should be seen "as a strike, as a form of industrial action: like the occupation of a knick-knack factory and the stoppage of its production line"[2]. The insect thus displayed "under glass" has been chosen for its provenance and for its diet. It is the "bête noire" of museum curators, for it loves eating wood. The creature presented before you has eaten a work of art: it is, literally, full of it: it has grown as a result of eating the artwork. It is a saboteur in the truest sense: an intrusive occupant, a *persona non grata* in the territory of culture. A fetish-gobbler. A dream-breaker. A heritage-muncher. So what did it die of? It was most likely murdered. Do we seriously think it might have died of indigestion? Perhaps it couldn't cope with swallowing a Carl André, or with chomping on the ageing body of a Renaissance virgin? To find out for sure, we'd need to carry out an autopsy that would probably reveal that bourgeois conservatism is the culprit, and that the nature of the eaten object is irrelevant. The creature's life has thus been considered less important than the inert material that served as its shelter and its larder: a store of fantasy food is ever there was one! (Imagine for a moment what your life would be like in the heart of a mountain of parmesan, or any other edible material you might choose...) The insect engages in a struggle for life at the core of art. As a grub, it wriggles free by tirelessly boring tunnels, escaping from the inert material and flying away, finally, to mate. Had it not been beaten to death by the hatred of expense typical of the bourgeoisie and a system that places commercial value above all else, it might have protected its species and enjoyed its life. What we see here, really, is a sacrifice made on the altar of Culture. But in this case, the wrong has been righted. Killed for having

desecrated a mystical act (art, as Georges Bataille says, is the "last refuge of the sacred"), this sacrificial offering has been resuscitated, and is now being exhibited in a temple of art. Justice has been done to a creature that spent its life boring tunnels, like Sisyphus pushing his rock...

Art is undeniably, as André Malraux wrote, "the only thing that resists death". By exhibiting the tragedy of this desecrator, Béatrice Balcou underlines the fact that the commercial value of the artwork remains, from a capitalistic point of view, higher than its value in use. The mere presence of this "art-fed" insect testifies to a resistance to knowledge, a revolt against work and its value. It reverses the relationships of domination that prevail within the art market and symbolises "unproductive" spending which, according to Bataille, results from "excess energy": an "accursed share" that forms the basis for a "general economy" that forms part of a "universal energy" and instigates a way of expending wealth that is an end in itself. Bataille raises the point that the problem is overabundance, not lack. In his investigation of the notion of "dépense" (expenditure), he shows that "human activity cannot be entirely reduced to processes of production and conservation" and that "it is not necessity but its opposite, luxury, that raises fundamental problems for living matter and mankind". Human activity always produces excess, which we have to spend. "If we do not have the strength to destroy excess energy ourselves...it destroys us; it is we who pay the price for the general explosion". This boils down to choosing between growth and expenditure. There is thus a paradox which, once the basic needs of survival and production have been met, allows us to assume and spend surplus energy "for nothing", which leads Bataille to state, in a discussion [3] of Marcel Mauss' essay "The Gift", that art is the embodiment of the "system of the gift"[4] and that the artist guarantees its propagation through his or her own sacrifice. "The sun gives without ever receiving," says Bataille. He thus intuitively grasps the unity of the world. We have the awareness, or the instinct, that we are indeed part of universal energy and that we might be like animals that are "in the world like water in water" [5].

A similar awareness of universal energy undoubtedly drives our Zapatista friends in their struggle. The heritage of the Mayans—a society characteristic of what Bataille calls "consumation"—seems to endure in the roots of their movement. "Capitalism is generalised individualism", Bataille says. The Zapatista collective, whose approach is based on the idea of "everything in common", struggles against the "non-commonality" of a privileged minority for whom growth is the only horizon. Living outside commonality defines isolated self-interest, while sharing the surplus, the "accursed share", forms the basis for a radical political project. We are always delighted to show the touchingly sincere vitality that radiates from their paintings. We'd like to give them to our loved-ones, or to certain lost, hopeless young people; we'd like to make them into "icons"—not of a religion, but of an ebullient brotherhood...

This is how we would like to begin the new year, by sharing the same conviction with our artists: the belief that we are the result of cosmic energies, and that tribute must be paid to the unproductive expenditure of art and the "loss-making pleasure" that accompanies it, and, encouraged by Endre Tót, that we must step forward with a smile. But it is a knowing smile, like a rallying sign for all those who will not give in to power and its ability to make us sad, voiceless and lost.

Encouraged by Gianni Pettina and Lois Weinberger, we could also endeavour to pay tribute to the omnipotence of Nature, which our civilisation has the almost structural desire to constantly oppose. We must unstintingly spend not the results of growth but the crazy energy that sometimes leads us to experience things that are "pointless", to consciously experience a feeling of absurdity, and, as Albert Camus suggests, to be able to "imagine Sisyphus happy" [6]. To be able to work and create things "for no reason" and to conclude, as the philosopher did, that "the only freedom [we] know is freedom of spirit and action."

For The Play, our beloved Japanese artists' collective, it is obvious that the reality of a world that goes beyond our understanding is the most beautiful spectacle of all. They play with it, have fun with it, superbly and simply

expressing a wonderful combination of freedom, vitality and revolt concealed within highly restrained poetry. The over-the-top nature of their actions is nothing on a global scale. They successfully express the absurdity of the human condition and their rigorous honesty is deeply affecting, both from an artistic and political point of view, especially insofar as it helps them to maintain a certain distance from the art market.

If peddlers of lithotherapy are to be believed, the properties of the Brazilian rose quartz contained in the work of Ícaro Lira seem to be efficient at harmonising energies: a concentration of natural earthly powers that we can buy for a few euros in tourist spots all over the world. With great simplicity, Brazilian artist Ícaro Lira evokes the twofold journey of the stone as it is taken away from its original home, and as its aura is transposed onto our isolated bodies. In this contraction of movements we see how society yearns, rather desperately, to reconnect itself with a sense of forgotten magic.

A similar energy is contained within one of my magic wands in the series entitled "Hope". The first, made over ten years ago when I was working as a designer, summed up my desire to stop producing objects or even to destroy them, in order to finish up with an "ultimate object" that only dreamers know how to use. It is a key that opens the doors of excessiveness, ushering in new perspectives that have no productive goals but are open to every possible outcome.

The idea of releasing hidden energy also preoccupies Marianne Mispelaëre, whose repetitive gestures reveal, by writing "nothing", a loss that becomes a source of strength. The idea is to control the gesture and discover all of its characteristics without attempting to produce actual signs. Her work is an encounter between water and paper which, like human relationships, reveals the tensions that ensue.

The puddle on the gallery floor is not the result of leaky plumbing (an all too familiar feature of recent architecture: regular visitors will know what we're referring to!), but of a new act of sedition from Matthieu Saladin, who uses dripping water to count the number of artists who register at the INSEE (the French Institute of Statistics) [7]. Perhaps this "leak" expresses the artist's wariness as he observes this flow: perhaps the running water is, in fact, trying to "run away". Or perhaps it is the pragmatic observation of a statistical situation that becomes tangible if you get your feet wet... You probably won't be patient enough to count the thirty or so drips that fall from the ceiling every day, but maybe you'll be curious enough to assess how big the invasive puddle has become by the end of the show? The work also points to the fact that water is one of our most precious commodities, and its reflections remind us that art is no less precious.

The motionless body "exhibited" by Les Gens d'Uterpan exudes an antagonistic aura with respect to its artistic surroundings. Through meditation, the choreographers place the body in the eye of the cyclone, where there is a paradoxical sense of plenitude and silence in tune with an exploration of truth that is quite unlike a quest to satisfy desire. This posture of peace escapes from the surrounding din and, by turning things around, becomes an act of revolt, suggesting that coming to terms with loss is also a means of empowerment. Saying "no" excludes us at first, until we take the trouble to enter into a meditative state, jettisoning all our cumbersome cultural accoutrements. The body then becomes a boundless space.

The green form that encapsulates Patrick Bouchain's architectural design for the Cabaret Sauvage [8] exudes a similar feeling of mystery. An enigmatic, archaic shell seems to contain the energy of an intimate, primitive world replete with frenzied rituals. The use of such wealth will lead to absolute human fulfilment and reconnect us with the universal

energy we lack. May this set the tone for the coming year, and may we draw inspiration from the name of the man who has served as our guide throughout this text! [9]

[1] "L'usage des richesses" (The Use of Wealth), collection edited by Georges Bataille, published by Les Éditions de Minuit

[2] Jean-Yves Jouannais - Artistes sans oeuvre. I would prefer not to - Paris, Hazan - 1997

[3] La Part maudite ("The Accursed Share") - Georges Bataille, published in 1949, Éditions de Minuit

[4] Marcel Mauss - Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques (The Gift: Forms and Functions of Exchange in Archaic Societies) (1925)

[5] Georges Bataille - Théorie de la religion (Theory of Religion) - Paris, Gallimard, coll. "Idées", 1973 (written in 1948)

[6] Albert Camus – Le mythe de Sisyphe (The Myth of Sisyphus) - Paris, Gallimard - 1942

[7] Artists, photographers, graphic designers, musicians, singers, dancers, authors, screenwriters, architects – according to the Institut National de la Statistique et des Etudes (INSEE)

[8] Le Cabaret Sauvage – Parc de la Villette, completely renovated in 2019 by Boris Zeisser

[9] Bataille's name literally means "Battle".



vue exposition L'usage des richesses | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Béatrice Balcou | Container #04 (Oligomerus Ptilinoides & Giuseppe Penone) | 2019 | insecte, verre | ø 4,3 cm x 10,8 cm

Dominique Mathieu | Hope | 2008-2018 | ensemble baguette magique | corian®, métal recyclé, bois tournée, bois



vue exposition L'usage des richesses | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Endre Tót | Very Special Gladnesses | 1971 | photographie | 12 cm x 9 cm

Gianni Pettena | Tumbleweeds catcher | 1972 | 6 photographies n&b 39,5 x 30 cm 2010, fil blanc cousu | 56 x 26 cm



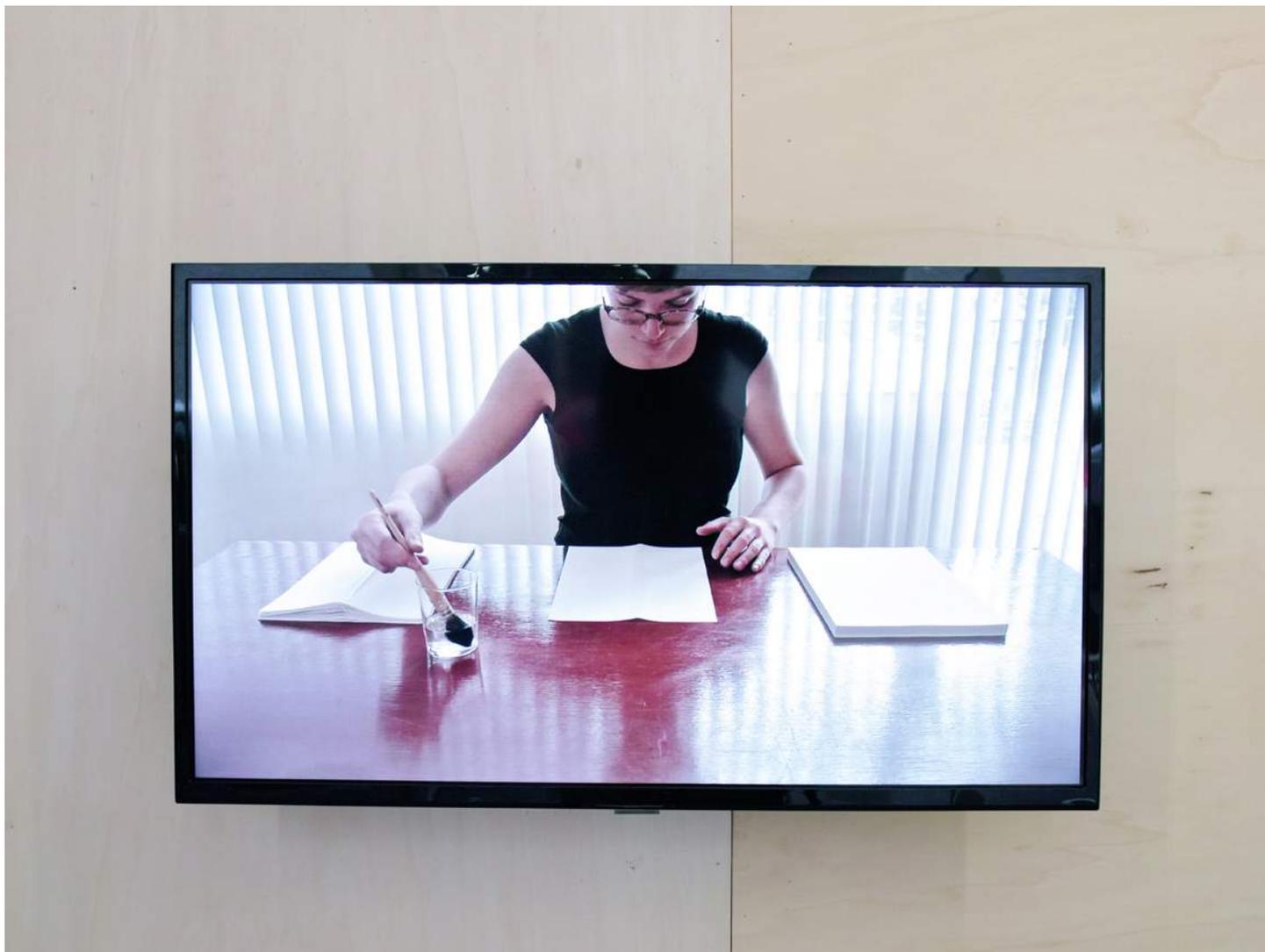
vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Patrick Bouchain | Le Cabaret sauvage | 1996 | maquette d'étude, plâtre peint, coque nue | 47 x 32 x 20 cm



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Ícaro Lira | Sans titre | 2019 | tissu, filet, cuivre, quartz rose | 47 x 19 cm



vue exposition L'usage des richesses | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Marianne Mispelaëre | rencontre séparation | 2014 | action performative de dessin, eau sur papier couché 90gr, pinceau petit gris pur 7

Marianne Mispelaëre | rencontre séparation | 2015 | vidéo de l'action de dessin | 10'50''



vue exposition L'usage des richesses | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Matthieu Saladin | Fuite | 2021 | tubulure pvc goutte à goutte



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Lois Weinberger | Baumfest | 1977 | photographies



vue exposition L'usage des richesses | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

The Play | Canoe | 1974-1975 | Mt. Ibuki, Siga > Lake Biwa



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

The Play | Canoe | 1974-1975 | Mt. Ibuki, Siga > Lake Biwa



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

Zapatistes | Femme au bouquet sur le globe terrestre | 2019 | peinture | 30 x 40 cm

Zapatistes | « Un saludo revolucionario para todas las mujeres » | 2019 | peinture | 30 x 40 cm

Zapatistes | Quatre femmes au poing levé | 2019 | peinture | 30 x 40 cm

Zapatistes | Trois femmes dont une au bouquet | 2019 | peinture | 30 x 40 cm



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021

les gens d'Uterpan | Méditation | 2016 | protocole, fiche d'identité design Vier5, enveloppe, documents photographiques, partition

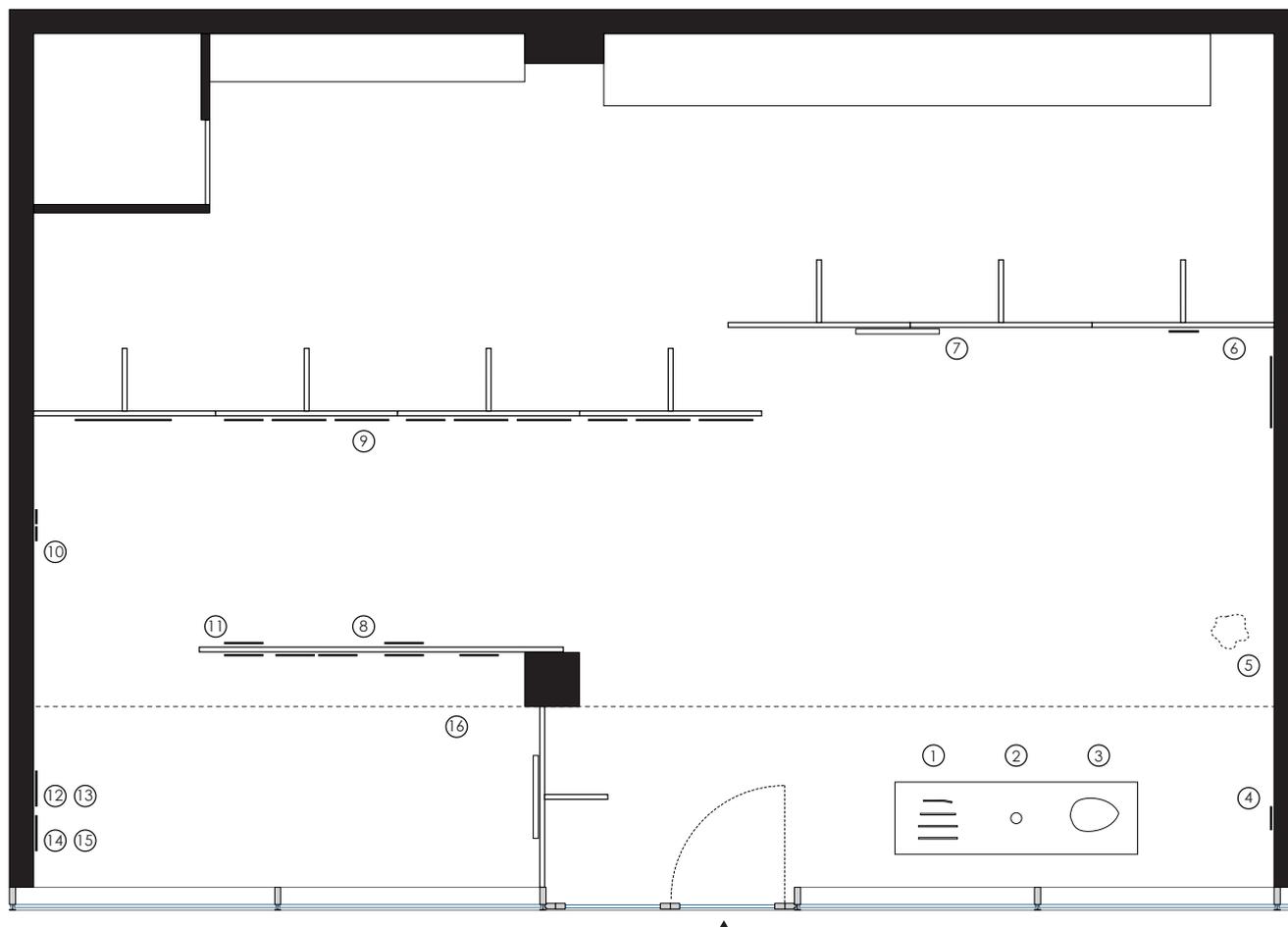
les gens d'Uterpan | Méditation | 2016 | Arnolfini, 2013 document photographique © Justin Yockney | 30 x 45 cm (50 x 66 cm)



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021



vue exposition L'usage des richesse | Salle Principale | du 24 janvier au 20 mars 2021



**1- Dominique Mathieu | Hope baguette magique, 2008-2018**

2008 corian© | L. 30 cm | ed. 3/5  
2016 acier recyclé | L. 26 cm | ed. 5 chacune unique  
2018 bois tourné | L. 27 cm | ed. 3 chacune unique  
2018 bois recyclé | L. 27 cm | ed. 3 chacune unique

**2- Béatrice Balcou | Container #04 (Oligomerus Pfilinoides & Giuseppe Penone), 2020**

insecte, verre | ø 4,3 cm x 10,8 cm  
série chacune unique

**3- Patrick Bouchain | Le Cabaret sauvage ,1996**

maquette d'étude | plâtre peint, coque nue | 47 x 32 x 20 cm  
unique

**4- Endre Tot | Very Special Gladnesses, 1971**

photographie | 12 x 9 cm  
unique

**5- Matthieu Saladin | Fuite, 2021**

tubulure pvc goutte à goutte  
ed. 3

**6- les gens d'Uterpan | Méditation, 2016**

Arnolfini, 2013 document photographique © Justin Yockney | 30 x 45 cm (50 x 66 cm)  
ed. 5  
protocole | fiche d'identité design Vier5, enveloppe, documents photographiques, partition  
ed. 5

**7- Marianne Mispelaëre | rencontre séparation**

2015 - vidéo de l'action de dessin | 10'50'' | ed. 2/5  
2014 - action performative de dessin | eau sur papier couché 90gr, pinceau petit gris pur 7 | ed. 5

**8- Icaro Lira | Sans titre, 2019**

tissu, filet, cuivre, quartz rose | 47 x 19 cm  
unique

**9- Lois Weinberger | Baumfest, 1977**

photographie | 41,5 x 29,5 cm | ed. 5  
photographie | 70 x 60 cm (86 x 73 cm) | ed. 5/5

**10- Gianni Pettena | Tumbleweds catcher, 1972**

6 photographies n&b 39,5 x 30 cm 2010, fil blanc cousu | 56 x 26 cm  
ed. 2/3

**11- zapatiste - Christian | « Ya basta ! El monstruo capitalista », 2018**

peinture | 25 x 35 cm

**12- zapatiste - Bruno | « Un saludo revolucionario para todas las mujeres », 2019**

peinture | 30 x 40 cm

**13- zapatiste - Tomas | Trois femmes dont une au bouquet (sans titre), 2019**

peinture | 30 x 40 cm

**14- zapatiste - Tomas | Femme au bouquet sur le globe terrestre (sans titre), 2019**

peinture | 30 x 40 cm

**15- zapatiste - Tomas | Quatre femmes au poing levé (sans titre), 2019**

peinture | 30 x 40 cm

**16- The Play | Canoe, 1974 - 1975**

Mt. Ibuki, Siga > Lake Biwa  
série unique

salle principale  
28 rue de Thionville  
75019 Paris  
+ 33 09 72 30 98 70  
[gallery@salleprincipale.com](mailto:gallery@salleprincipale.com)

mercredi à vendredi | 14h - 19h  
samedi | 11h - 19h  
et sur rendez-vous

[www.salleprincipale.com](http://www.salleprincipale.com)